

Suite romaine

Francis Catalano

Volume 39, numéro 2 (230), avril 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Catalano, F. (1997). Suite romaine. *Liberté*, 39(2), 52–55.

FRANCIS CATALANO

SUITE ROMAINE

Lire le livre tel un aruspice
interprète les entrailles d'un rossignol
puis prendre les augures.

Tout livre est un monde souterrain,
underground, catacombes,
rames de métro, égouts où
s'entredissèquent, pensifs, les rats
de bibliothèque.

Un livre ouvert, tourner ses ailes
pour voir le temps qu'il fera :
lecture coupée du monde
et des prévisions météorologiques.

*

Un touriste avance, avance
en sens inverse un détachement
de jeunes romanichels :
yankees, pickpockets aguerris,
une dent en or et pourvus
des rabats d'une boîte en carton.
Gisant, gitans, ce sont des signes
de rue : le futur,
tôt ou tard les romanichels le chiperont
au touriste, dans la poche

intérieure du veston, sa doublure,
les coutures décousues.
Poème et bohème dérobés.

Après le film apocalyptique les *ragazzi*
surgissent au seuil du cinéma,
protéiformes, cellulaire
à l'oreille pour décliner tout rendez-vous
avec le patrimoine. Attenant
gît le McDonald's, ses deux mamelles
jaunes éclairant la place
où paît paisible un troupeau de brebis.
Dedans, un ado, les yeux
rouge carotte, les bras poilus minces
prépare le liquamen
et les filles, à qui mieux mieux,
se dépêchent, pauvrettes,
tandis qu'un jeune gérant cueille
dans les caisses électroniques les roses liasses.
J'imagine gardée au chaud
dans un quelconque écrin en polystyrène
une bombe à retardement prête
à éclater dans la *domus aurea* de Ronald.
Purin maculant vitres,
salles, tapisseries, et par un œil-de-bœuf
un Dieu italien visionne
la faim, la soif de ses créatures.
Puis à minuit, surprise, quand tourne
la clé dans le restaurant
les *ragazzi* prennent congé
et aussi le dernier métro, cet autre M,
pour sombrer dans les vestiges
chthoniens de Rome.

De la gare fréquentée émerge,
noir, le tableau horaire,
machine à sous
voilant puis démasquant
les nouveaux toponymes, le numéro
des quais, l'heure des départs.
Comme un trait, suture
spatiale, le train s'ébranle
avec dedans son lot de mots-valises,
sort du plateau,
s'élance vers les vallons,
longe Cinecittà et les aqueducs.
Distances réduites de moitié,
à l'infini, vers ce point
où achèvent les rails d'être parallèles.
Filent à l'envers la carcasse
incendiée d'une Fiat, des cyprès,
une mesure décrépée et un paysan courbé,
une carrière puis derrière
cette courbe, surprendre
l'esprit des lieux qui penche, renversé,
du côté futur antérieur.